

A.D. Martel

**Je vais buter mon
boss**

Extrait

Chapitre 1



Je frotte mes mains sur ma jupe. Leur moiteur m'exaspère. Cela fait quoi, la troisième ou la quatrième fois que je les essuie ? Je déteste transpirer. On dirait que mon corps le sait et me nargue ! Je me force à l'immobilisme, mais c'est pire : une goutte de sueur coule de ma nuque jusqu'au bas de mes reins. Bon sang que cette sensation m'horripile ! Et puis, comment cela est-il possible ? Cette foutue chemise qu'Anaïs m'a obligée à enfiler me moule tellement qu'il ne devrait plus exister le moindre espace entre le tissu et ma peau.

Je jette un énième regard vers l'horloge circulaire derrière le comptoir. Je joue ma vie là, est-ce qu'au moins ils s'en rendent compte ? Non, je ne crois pas. Le mec en tablier vert adresse un sourire charmeur à sa petite collègue. Celle-ci le couve d'un long regard. Toute cette mièvrerie me refile la nausée. Enfin, celle-ci décoche :

— Alexandre !

Merde, toujours pas mon nom ! Un homme en costard s'empare de son café et, malgré moi, je lui lance un coup d'œil meurtrier. Heureusement, il passe la porte sans me remarquer. Il faut que je respire, que je me calme. Une fois que la boisson coulera dans ma gorge, je sais que l'effet sera immédiat. Que voulez-vous ? Je suis accro. Mon humeur de la journée dépend de ma boisson chaude du matin et, en temps de crise — comme aujourd'hui — il m'en faut le double. Pourquoi donc ai-je accepté de garder les gamins de la voisine, hier ? Si j'avais su qu'ils me piqueraient ma drogue, je les aurais ligotés dans le débarras !

Je me dandine sur mes escarpins et passe pour la centième fois mes mains sur ma jupe en crayon.

— Nerveuse, joli cœur ?

Je ne tourne même pas la tête vers l'importun. Je l'ai repéré depuis longtemps : tout juste la vingtaine, un mètre septante-cinq (soixante-quinze, si vous préférez l'illogisme français), un T-shirt moulant sur un jean slim, et une gueule souriante qui se croit à tomber. Assis à une petite table, il ne m'a pas lâché du regard depuis que j'ai passé ma commande. Que voulez-vous ? Je repère toutes les potentielles menaces à ma moindre entrée dans une pièce, tout comme les issues de secours. Enfin, le terme « menace » est exagéré pour désigner ce jeune homme tout juste sorti des jupes de sa mère.

Comme je ne réponds pas, il me frôle légèrement avant de jeter son mug en carton dans la poubelle. Ma tension monte en flèche et j'essaie de me focaliser sur un point positif : au moins possède-t-il un semblant d'éducation pour avoir débarrassé sa table.

— Je peux peut-être vous tenir compagnie ?

Je lui exhibe la bague de fiançailles à mon annulaire gauche et lui offre mon sourire le plus faux :

— Non, merci.

— Il en a de la chance.

Son regard coule sur moi et mon énervement redouble.

— Chris ?

Je soupire de soulagement lorsque la serveuse arrive avec mon mug tout chaud. Enfin, je vais pouvoir mieux respirer ! Je tends la main pour le récupérer, quand une présence non désirée touche mes fesses. Mon sang ne fait qu'un tour. D'un geste brusque, j'attrape le poignet de ce sale con et je le lui tords jusqu'à le ramener dans son dos. Puis je le pousse contre le comptoir et insiste si vilainement sur son bras que son torse se plaque contre le bois bien ciré.

— Non, c'est non ! Qu'est-ce que tu saisis pas dans cette phrase ?

La panique déforme les traits auparavant bouffis d'orgueil de ce connard.

— Madame..., bafouille « Steven ». Je crois que... Il a compris.

Je plisse les yeux et le gamin recule par précaution. Le silence recouvre la salle, tout le monde nous observe. Mais là, à ce moment, je m'en fous. C'est vraiment pas le jour à me faire chier, vraiment pas !

— Il ne s'est pas encore excusé, je précise.

— Pardon..., souffle alors le mec, toujours écrasé sur le comptoir.

— J'ai pas entendu.

Que voulez-vous ? J'aime faire preuve de mauvaise foi.

— Je vous prie de m'excuser, je recommencerai pas ! crie-t-il presque.

Je le relâche et lui balance une claque à l'arrière du crâne.

— Bon garçon.

Puis je me tourne vers le reste de la salle :

— Quoi, vous avez un problème ?

Ça, c'est bien les gens ! Ils n'ont aucune réaction lorsqu'un mec harcèle une fille. En revanche, ils s'horrifient d'un petit brin de violence justifiée.

— Madame Chris ? réitère la serveuse.

Elle me tend mon mug et je la remercie d'un sourire poli. « Madame Chris » ? J'inspire donc tant de peur ? La tête haute, je récupère ma boisson et me dirige vers la sortie. Tous les regards me suivent et j'essaie de ne pas tomber avec ces foutus escarpins. Il ne manquerait plus que ça ! Quand le battant claque derrière moi, tout le monde se ranime dans le café. Un sourire étire mes lèvres rouge sang : c'est comme si je possédais le super pouvoir d'arrêter le temps.

Je progresse dans les rues bondées d'inconnus qui se pressent au travail. Les conducteurs klaxonnent comme si cela pouvait les faire avancer plus vite. Des hommes et des femmes en costard parlent dans leurs kits mains libres. Pour ma part, je goutte enfin le précieux nectar. Soudain, j'ouvre grand les yeux et recrache le liquide sur le trottoir. Le goût m'arrache une grimace. Du café ? La serveuse s'est trompée ? Mon estomac se contracte de rage et je pivote par automatisme pour aller tuer la responsable. Dans mon élan, je dérape et manque de m'étaler de tout mon long. Foutus talons ! C'est la dernière fois que j'écoute les conseils d'Anaïs !

L'horloge de la Grand-Place, qui se trouve à quelques centaines de mètres, sonne soudain. Neuf heures ! Mon cœur s'emballé : je suis en retard !



Mon téléphone à la main, je cours, ou plutôt je trotte comme je peux avec mes vingt centimètres de talon aiguille. Je repasse deux fois dans la même rue : où est cette foutue entrée ? Selon mon GPS, elle devrait se situer juste là ! Je me maudis de ne pas avoir été plus prévoyante et de ne pas avoir repéré les lieux sur *Google Maps*.

— Excusez-moi, le boulevard Anspach ?

Un haussement d'épaules me répond. Les gens semblent tout aussi pressés que moi et personne ne daigne m'aider. Soudain, j'ai une illumination :

— La tour d'Electronic Dreams ?

— Vous n'êtes pas du tout du bon côté, mademoiselle.

Une vieille dame m'indique la direction d'où je viens. Super, je m'éloigne de mon objectif ! Je la remercie et accélère le pas. Un gigantesque boulevard s'ouvre bientôt devant moi. Comment ai-je pu le rater ? Et là, comme un mirage en plein désert, une tour de verre s'élève jusqu'au ciel : le soleil irradie la surface de ses milliers de vitres, à en aveugler le commun des mortels. Je déglutis. Je dois reconnaître que pour le coup, je me sens un peu minuscule.

Je me presse jusqu'à l'entrée. Des portes automatiques coulissent pour laisser passer les visiteurs. Je remonte mon sac sur mon épaule et essaie encore de me débarrasser de la moiteur de mes mains avant d'entrer à mon tour.

Une fois n'est pas coutume, je manque de glisser sur le sol trop bien ciré. Des dalles blanches et lisses le recouvrent. Elles sont si propres qu'elles pourraient refléter le dessous de ma jupe. Du moins, si celle-ci ne me comprimait pas autant les cuisses. Plusieurs personnes attendent qu'une hôtesse les guide devant un grand comptoir transparent. Je relis pour la énième fois le mail sur mon téléphone :

« Madame Christine Janssens, Electronic Dreams procède à des entretiens pour recruter un nouveau secrétaire de direction. Suite à la réussite de notre épreuve écrite, vous figurez dans la réserve de candidats. Votre oral débutera à 9h15, le 24 mars. Présentez-vous à l'accueil d'Electronic Dreams, on vous indiquera l'étage et le local de l'examen. »

Les secondes s'apparentent à des heures. J'essaie de garder mes bras collés à mon corps pour ne pas ressembler à une gamine incapable d'attendre. Je surprends même mon pied à taper sur le sol et je l'oblige à arrêter son mouvement. La patience n'a jamais été mon fort. Enfin, mon tour arrive.

— Bonjour, j'articule avec le plus de naturel possible — comprenez une gorge serrée par le stress et l'énerverment —, Christine Janssens, je viens pour l'examen de secrétaire de direction à 9h15.

La petite femme me toise longuement avant de réajuster ses lunettes sur son nez. Celui-ci se retrousse très vite et elle me pointe du doigt le cadran numérique derrière elle : « 9h20 ». Mon sang ne fait qu'un tour, mais, disciplinée, je décide d'attendre qu'elle ouvre la bouche.

— Vous êtes en retard, précise-t-elle comme si je ne savais pas lire.

— J'aurais été là avant si je n'avais pas dû faire la file, je ne manque pas de souligner.

— Je suis désolée, le protocole est le protocole. Les retards ne sont pas tolérés au sein de notre entreprise.

Des sueurs froides m’envahissent. Qu’est-ce qu’elle me fait cette grognasse ? Ce n’est vraiment pas le jour ! Sait-elle seulement depuis combien de temps je cherche un foutu job ? J’essaie de respirer et de garder mon calme :

— Écoutez, une succession de malchance m’a empêché d’arriver plus tôt. Je suis très motivée pour cet emploi.

— Je vois ça, commente l’hôtesse en regroupant des stylets numériques comme si je n’existais déjà plus pour elle.

Je me retiens tout juste de balancer au sol son bocal à la con !

— J’insiste, je réitère en la flinguant du regard.

— Désolée, mais je ne peux pas.

— Appelez un responsable !

Si elle croit que je vais m’arrêter là, elle se fourre le doigt dans l’œil ! Elle me fait quoi ? Du délit de sale gueule ?

— Mademoiselle, je vous prierais...

— De rien du tout ! je poursuis à sa place. Je me suis déplacée pour un entretien d’embauche et je compte bien m’y rendre. Vous ne connaissez rien de ma vie, ni moi de la vôtre. Alors, pour notre bien commun, vous avez intérêt à m’indiquer...

Elle presse un petit bouton rouge à côté d’elle. *Nom di Dju*, elle appelle carrément la sécurité ? Du mouvement dans ma vision latérale me confirme mes soupçons. Deux gorilles en costume noir — allez les clichés — s’approchent d’un pas raide. Je n’en reviens vraiment pas ! Tout ça, pour cinq minutes de retard ? Mon corps se crispe par réflexe et les battements de mon cœur deviennent encore plus irréguliers. Tous les regards me scrutent, pour la deuxième fois de cette fichue matinée.

— Bonjour Dorothée ! s’exclame soudain une voix à côté de moi.

Sur ma gauche, un homme en costard gris tend un sac en carton à l'odieuse hôtesse. Aussitôt, le rouge envahit les joues de celle-ci.

— Merci..., répond-elle dans un petit couinement avant de reporter des yeux méfiants vers moi.

— Un problème ? s'enquit alors l'importun qui n'a même pas fait la file.

Bon, O.K., il ne venait que déposer un sac. Mais quand même ! Si je l'avais imité, il aurait toujours été 9h15 et cette peste m'aurait laissé passer ! Il regarde désormais d'un air attentif les deux agents de sécurité qui nous entourent.

— J'ai un entretien d'embauche à 9h15, je tente aussitôt.

Il tourne alors la tête vers le cadran numérique et je lève les yeux au ciel. Encore un qui va me faire la...

— Vous devriez vous dépêcher, vous n'êtes pas en avance, commente-t-il soudain. Messieurs, inutile d'accompagner cette jeune personne, je vais lui indiquer le chemin.

— Mais..., bredouille l'hôtesse, plus rouge qu'une pivoine.

— Allons, Dorothee, on est lundi.

L'intéressée hoche la tête, mais me darde un regard noir, que je lui rends. L'homme m'invite à le suivre d'un signe de main. Je m'exécute et, si je m'écoutais, je tirerais bien la langue aux deux gorilles qui m'épient. Au lieu de ça, je me concentre sur mon « sauveur ». Lisez bien les guillemets, car je m'en serais tout à fait bien sortie sans lui. Les hommes qui voient en chaque fille une demoiselle en détresse m'insupportent ! Pour le coup, je dois avouer que ça m'arrange.

Tandis qu'il m'entraîne jusqu'à une rangée d'ascenseurs, je le détaille. Ses traits sont asiatiques et je m'étonne de le découvrir un peu plus grand que moi. Comment ça, ce sont encore des clichés ? Oui, bon, peut-être. Excusez-moi si je n'ai pas que des qualités ! Une raie sur le côté ramène ses cheveux d'un noir de jais vers l'arrière. Ses traits

sont harmonieux et ses yeux sombres pétillent d'intelligence. Il doit avoir la trentaine et, je l'avoue, il est assez agréable à regarder.

— Vous venez pour quelle offre ? questionne-t-il sur un ton léger.

Quelle idiotie, je n'ai même pas pensé à le lui préciser !

— Secrétariat de direction.

— Alors vous devez vous rendre au vingt-cinquième étage, commente-t-il.

Nous nous arrêtons derrière une foule qui attend les ascenseurs. Des portes en métal s'ouvrent enfin. Cinq passagers en sortent, puis d'autres s'y engouffrent. L'écran lumineux au-dessus des autres cabines indique « en maintenance ». Cette fois, je panique : cinq minutes de retard, je veux bien, mais là, vu le nombre de personnes qui attendent, dans une demi-heure j'y suis encore. Je repense à Anaïs, à ses yeux pleins d'espoir lorsque je lui ai annoncé mon entretien. Non, je ne peux pas pousser ma chance plus loin !

— Les escaliers ? je demande vivement.

L'employé tourne un visage surpris vers moi, puis pointe du doigt le bout du couloir. Je le remercie d'un signe de tête et m'y dirige.

— Attendez ! Il y a vingt-cinq étages à monter !

— Oui, oui !

Je ne l'écoute déjà plus et me presse jusqu'à la porte où je retrouve le sigle familier de l'escalier. Je la pousse et découvre un univers de béton qui contraste fortement avec le clinquant du hall et des couloirs précédents. Des néons éclairent d'une lumière agressive les marches. On se croirait presque dans un parking tellement tout est dénué de sophistication. Je ne distingue personne, n'entends même pas un écho de pas. Cet escalier ne doit sûrement pas servir en dehors des urgences. Tant mieux, je n'aurai personne à bousculer.

Je retire en vitesse mes escarpins et grimace en constatant qu'ils m'ont ouvert l'arrière du pied. Je les cale dans mes paumes comme une

arme puis commence mon ascension. Mon cœur pompe déjà à toute allure sous l'effet du stress. Malheureusement, cette maudite jupe trop serrée entrave ma progression ! Je prends sur moi et la remonte à mi-cuisse avant de courir de plus belle. Je passe le premier palier, puis le second, le troisième... Je perds vite le compte. Heureusement, chaque porte possède son propre numéro. Ma respiration devient de plus en plus saccadée et la sueur inonde mon corps.

Vingt-cinq étages ! Ils ne pouvaient pas construire un bâtiment encore plus haut ! C'est le souffle erratique et avec un horrible point de côté que j'atteins enfin la porte n° 25. Je me tiens à la rambarde comme une désespérée puis m'appuie sur mes genoux. J'y suis arrivée ! Un record, même pour moi ! Si ce n'était pas pour Anaïs... Je ne me moquerai plus jamais des cons qui disent que l'amour donne des ailes ! Mes escarpins dans une main, je libère mon téléphone de l'autre : 9h33. Mes yeux s'écarquillent. Pas le temps de se reposer !

Je remets mes instruments de torture aux pieds puis pousse la porte. Je distingue immédiatement cinq jeunes femmes installées dans une pièce ouverte sur le couloir. Arrivée à quelques mètres, je ralentis le pas et lève la tête d'un air digne, avant de m'asseoir sur le seul siège de libre. Je me penche alors sur ma voisine et lui chuchote :

— C'est bien ici l'entretien pour le secrétariat de direction ?

Mon interlocutrice me dévisage de la tête aux pieds, puis fronce les sourcils avant de hocher la tête.

— Oui, ça n'a pas commencé, ils sont en retard.

Le soulagement m'envahit et je me laisse glisser sur la chaise. Les regards de mes concurrentes s'abattent alors sur moi comme des épées et je serre aussitôt les jambes. Merde, j'oublie encore que je suis en jupe ! Je me redresse et tire sur les pans du tissu pour le ramener aux genoux. Mes mains sont trempées de sueur. Je me crispe davantage. Je n'ose imaginer ma tête. Quelle idiote ! Pourquoi ne pas avoir attendu ce maudit ascenseur ? Et dire que j'avais le temps !

En parlant d'ascenseur, celui-ci s'ouvre et trois hommes, guindés dans leurs costumes cravates, passent devant la petite salle d'attente. Je

déteste déjà leurs regards : ils nous évaluent comme de la marchandise. Mes condisciples se redressent un peu plus sur leur chaise, certaines gênées, d'autres enorgueillies par cette attention. Deux des nouveaux venus poursuivent leur chemin, tandis que le troisième, les cheveux châains ramenés en arrière avec du gel, stoppe pour mieux nous détailler. Son regard circule d'une candidate à l'autre, s'arrête assez longuement sur une grande perche blonde qui lui sourit d'un air ravageur, puis sur moi. Il semble aimer ce qu'il voit, car un petit pli étire ses lèvres. Je maudis une fois encore mon manque de réflexion. J'espère que cet imbécile ne se méprend pas sur le rouge de mes joues et mon essoufflement. Il ouvre enfin la bouche :

— Bonjour, je me nomme Frank Davis et me chargerai du recrutement. Chacune votre tour, vous passerez dans mon bureau. Le premier entretien durera une quinzaine de minutes. Puis deux d'entre vous seront sélectionnées pour la dernière épreuve.

Des hochements de tête lui indiquent que son discours a bien été entendu.

— Bien, commençons... Perrine Jourdain.

Une jeune rouquine se lève de sa chaise et adresse un regard timide au recruteur. Celui-ci lui sourit et referme la marche derrière elle. Une fois qu'ils disparaissent totalement dans un autre local, je m'éclipse à la recherche des toilettes. Le type a parlé de quinze minutes, c'est plus qu'il m'en faut pour évaluer les dégâts sur mon apparence.

Je continue dans le couloir. Ma droite n'est qu'une succession de murs blancs, tandis qu'à ma gauche se trouvent des bureaux en enfilade, séparés seulement par des cloisons transparentes. Une hybridation entre les open-spaces et les espaces de travail traditionnels. Enfin, je reconnais le pictogramme des toilettes et m'y engouffre. Une odeur de jasmin envahit aussitôt mes narines et j'apprécie l'atmosphère de propreté qui se dégage du lieu. Ce point est assez rare pour le souligner. J'ai une petite, très petite vessie, ce qui fait de moi la touriste n° 1 des toilettes publiques. Au point qu'il m'arrive de les repérer avant chaque sortie en territoire inconnu. Néanmoins, cette fois, elle n'est pas pleine. Dois-je vous rappeler que je n'ai même pas eu le plaisir

d'une bonne boisson chaude ? Ah ça, je ne suis pas prête de l'oublier ! Je me plante devant le miroir et m'inspecte.

Mes cheveux, d'un blond cendré, sont humides et je remercie secrètement Anaïs de me les avoir remontés en un chignon si haut. La sueur sur ma nuque les aurait rendus tout poisseux. Je récupère du papier pour m'éponger et je tamponne mon cou et ma poitrine. Le chemisier blanc colle à ma peau et laisse apercevoir les plis de mon soutien-gorge. Je déteste ça. J'essuie également mon dos, sans regarder cette fois les dégâts. J'aurais vraiment dû prendre un haut de rechange ! Puis je m'attaque à mon visage. Le fond de teint a un peu fondu et je tamponne pour l'uniformiser. Peu habituée à me maquiller, je n'ose pas en remettre. Anaïs pestera sans doute à mon retour, mais je préfère ça plutôt que de ressembler à un clown. J'ajoute une touche de rouge à mes lèvres et me répète que je ne dois surtout pas les mordre. D'une part ça atténuerait leur couleur, d'autre part je salirais mes dents. Ridicule assuré !

J'inspire, j'expire et essaie de me faire au reflet que me renvoie le miroir : une jolie secrétaire en tailleur moulant. D'un coup, j'ai envie de tout laisser tomber. Cette image ne me ressemble tellement pas ! Mon jean et mes baskets me manquent ! Je me pince les joues. Bon sang, je le veux ce job ou pas ? C'est juste pour un entretien, un foutu entretien. Je dois donner bonne impression. Même si je doute que tromper mon employeur soit une solution.

La tête haute, je retourne dans la salle d'attente. La tension est palpable. Une fille se ronge les ongles, une autre ne cesse de bouger sa jambe. Seule la grande blonde affiche un air assuré. Les premiers boutons de son chemisier sont ouverts, dévoilant une poitrine bien ronde et pulpeuse. Une ligne de dentelle blanche y dépasse même. Cela m'irrite et m'amuse à la fois.

— Nathasha Saint Clair.

D'un mouvement étudié, elle se relève et affiche son plus beau sourire plastique au recruteur. Celui-ci a déjà oublié la petite rousse qui se rassoit, la tête basse. La dénommée Natasha disparaît dans le bureau et les coups d'œil scrutateurs commencent. Je sais ce que les autres

pensent : la première candidate détient les questions. Va-t-on essayer de lui tirer les vers du nez ? Ce serait déloyal... Tellement déloyal... Bon allez, quoi, ne me dites pas qu'à ma place vous n'y songeriez pas aussi ?

Elle se lève et se dirige vers les toilettes. Le postérieur des filles gigote sur leur chaise. Nous sommes tentées, mais aucune ne prendrait le risque de rater son tour. Finalement, la rouquine se rassoit après cinq bonnes minutes. Mes yeux se posent sur mes ongles. Je me retiens tant bien que mal de ne pas les porter à ma bouche. Anaïs a tenté de les rendre présentables, mais je les ai tellement triturés depuis ma naissance qu'elle a vite renoncé à les peindre en rouge. Selon elle, il valait mieux qu'ils n'attirent pas trop l'attention. Tant mieux, je ressemble déjà assez à la pin-up que je ne suis pas.

— Christine Janssens.

Je me relève par automatisme et la dénommée Natasha me frôle avec un sourire triomphant sur les lèvres. Est-ce moi, ou un bouton supplémentaire de son décolleté y est encore passé ?

— Veuillez me suivre.

Je n'ai pas le temps de lui exprimer le fond de ma pensée que le recruteur m'entraîne avec lui. Nous pénétrons dans un bureau moderne composé d'une table et de beaucoup d'armoires.

— Asseyez-vous, je vous prie.

Je m'exécute sans le lâcher du regard. Ses yeux parcourent une feuille — mon C.V., très certainement.

— Pourquoi avoir postulé chez Electronic Dreams ? Que pouvez-vous me dire de notre entreprise ?

Voilà, l'interrogatoire commence ! Comme une bonne élève qui a répété une dizaine de fois son texte, je m'exécute :

— Electronic Dreams est une entreprise à la pointe de la technologie. Fondée il y a cinq ans, elle a très vite rejoint les plus grosses structures, notamment en proposant aux consommateurs des

applications qui répondent à des besoins très spécifiques comme « Rencontre ton amour geek » ou « S.O.S. Maman en détresse ».

Je m'arrête un instant et me mords la lèvre. J'ai toujours envie de pouffer en songeant à ces applications absurdes. Non, mais sérieusement, y a des gens qui s'inscrivent pour qu'un algorithme leur trouve le conjoint parfait ? Et encore plus un père pour leurs gosses ? C'est d'un ridicule ! Je poursuis, à la limite de croiser mes doigts dans le dos :

— Je veux m'investir dans une boîte utile à la société. De plus, l'histoire d'Electronic Dreams m'inspire. Les fondateurs sont partis de rien et occupent désormais les premières places du marché mondial. Electronic Dreams rassemble toutes les valeurs auxquelles j'aspire : le travail, l'acharnement, la détermination. Tout ce qui me caractérise.

Je reste bien droite sur ma chaise tandis que le recruteur acquiesce à mes propos. Je ne me suis pas trompée dans mon petit discours, Anaïs peut être fière de moi !

— Comment se nomment les fondateurs ?

Cette fois, en revanche, c'est la déconvenue. Electronic Dreams, c'est Electronic Dreams ! Pourquoi aurais-je cherché le nom des fondateurs ? En plus, je ne vais même pas bosser pour eux.

— Le patron du département des applications s'appelle Johan Peeters.

Le recruteur passe sa main dans ses cheveux. Je sais que j'ai dévié la question, mais il est préférable de montrer que je détiens quand même certaines informations qui pourraient me faire gagner des points. Je sens mon sang chauffer. Jamais je n'aurais pensé qu'on me demanderait l'organigramme de la boîte ! Que je connaisse le responsable direct pour le job auquel j'ai postulé devrait suffire, non ?

Le recruteur continue jusqu'à la question qui fâche :

— Votre examen écrit est très bon. En revanche, votre C.V.... est un peu léger. Vous avez suivi des stages tout au cours de l'année dernière...

— Je vous ai même joint les lettres de recommandation.

Il me lance un regard perçant et je me dandine sur ma chaise. Ma belle coach me l'avait dit : ne surtout pas interrompre le recruteur, surtout si c'est un homme.

— Néanmoins, votre C.V. est vide pour les cinq années précédentes.

— J'avais envie de voir du pays, je mens alors.

— Cinq ans à parcourir le monde ?

Il hausse un sourcil circonspect et j'ai soudain envie de le lui épiler à la cire chaude !

— N'est-ce pas là une belle preuve de détermination et de débrouillardise de la part d'une jeune femme ?

Je m'appuie contre le dossier d'un air qui se veut décontracté, alors que mon sang bout à l'intérieur. Il n'insiste pas, mais son sourcil ne se décolle pas de son front. Je continue à lui répondre jusqu'à ce qu'il me congédie.

Mon siège regagné, je ne me berce pas d'illusions : une fois encore, malgré ma préparation, malgré mes bons résultats au test écrit, mon manque d'expérience va me nuire. Ma reconversion professionnelle s'annonce mal. Je ne vais toutefois pas m'amuser à travailler gratos pour des boîtes jusqu'à ce qu'elles estiment que je possède les compétences requises, si ? À vingt-six ans, il est temps que je trouve un vrai taf ! Après ils seraient même capables de dire que je suis trop « vieille ». Je me vois déjà décortiquer la page des annonces senior.

Natasha m'observe avec un sourire sournois aux coins des lèvres. Bon sang, celle-là, je lui ferais bien la tête au carré ! Je préfère l'ignorer, je ne dois pas oublier que je joue aujourd'hui un rôle : celui de la petite secrétaire abrutie et bien sage.

L'heure passe jusqu'à ce que chaque candidate soit interrogée. Enfin, alors que je n'en pouvais plus de rester assise sur ces maudites chaises inconfortables, le recruteur débarque.

— Mesdames, je vous remercie d’avoir patienté. Vous auriez chacune été un précieux élément, mais je me dois de n’en choisir que deux pour l’évaluation auprès du directeur de la cellule. Natasha Saint Clair, Rose Cloes, veuillez me suivre.

La déception me fait l’effet d’une douche froide. La blondasse se lève, tout heureuse de son succès et, un instant, je songe à décaler ma jambe pour la faire tomber. Cette simple idée m’arrache un petit rictus. Néanmoins je la laisse passer avec sa plastique parfaite. Sa main vient alors se placer dans son dos et son majeur se lève. Non, mais quelle garce ! Les autres filles s’échangent un regard outré tandis que la brunette du nom de Rose baisse la tête, gênée. Le recruteur, lui, bien sûr, n’a rien remarqué.

La petite salle d’attente n’est plus que soupirs et gémissements. Les candidates refoulées se lâchent enfin :

— Elle s’y croit totalement !

— J’espère qu’elle n’aura pas le poste !

— Elle mériterait qu’on l’attende à la sortie...

Cette idée ne serait pas pour me déplaire, mais l’intéressée n’en vaut vraiment pas la peine. Je m’étire, l’air de rien, lorsqu’une mince bande claire sur mon collant m’interpelle. Je me penche et la suis du regard, jusqu’au gros trou au-dessus de mon talon gauche. Génial ! Mon collant est filé, sans doute depuis ma course dans l’escalier, et personne n’a eu la décence de me le dire. Je ferme les yeux pour ne pas éclater. Toutes les femmes sont décidément des garces, car ce n’est pas le genre de détails qui aurait pu leur échapper.

Je rassemble le peu de dignité qu’il me reste, me lève d’un mouvement raide et me dirige vers l’ascenseur. Je suis en colère, mais surtout très triste. C’est con, mais ça me bouffe. Encore un entretien raté ! En réalité, je ne tenais pas plus que ça à ce job, mais je souhaitais tant annoncer une bonne nouvelle à Anaïs !

Anaïs c’est ma muse, la femme de ma vie. Je l’aime vraiment comme une dingue, au point d’avoir complètement changé ma carrière

professionnelle pour elle. Elle est ma bouffée d'oxygène, mon monde à moi. Et depuis plus d'un an, je ne suis qu'une source de déception pour elle. J'ai parfois l'impression de tenir le rôle du mec avachi sur le canapé, une bière à la main, qui attend que ça passe. Je vous jure pourtant que j'ai tout essayé : formation accélérée de secrétariat — un boulot tranquille, comme elle me l'avait demandé —, stages pourris où j'ai davantage appris à préparer un café qu'à gérer des responsabilités et même des heures sup de baby-sitting ! Non, mais je vous jure... Si j'avais cru un jour en arriver là...

J'appuie pour la troisième fois sur le bouton de l'ascenseur, la mort dans l'âme. Il est si lent que les autres candidates m'ont rattrapée. J'ai la désagréable impression que le regard de chacune se porte sur mon collant filé. Ça doit être psychologique.

— Attendez ! s'écrie soudain une voix au fond du couloir.

Toutes les têtes se retournent sur le recruteur qui nous rejoint au pas de course. C'est moi ou il semble presque... effrayé ?

— Christine Janssens ?

Mon cœur manque un battement. Si on additionne l'expression de ce mec avec mon nom, y a de quoi se sentir mal !

— Christine Janssens ? répète-t-il, ses yeux se posant cette fois-ci sur ma personne.

Les filles s'écartent d'un bon mètre comme si j'avais la peste.

— Oui, c'est moi.

Ma réplique est ridicule, j'en conviens. Mais qu'est-ce que vous voulez répondre ?

— Vous êtes attendue au trentième étage pour une seconde interview.

Il a prononcé cette phrase d'une traite, la gorge serrée.

— Une seconde interview ? je répète bêtement. Vous reconsidérez donc ma candidature ?

— Non, avoue-t-il, mal à l'aise. C'est pour un autre emploi.

— On peut tenter aussi ? s'exclame alors une de mes concurrentes.

— Non, ce sont les ordres.

Je suis la nouvelle Natasha du groupe. Les regards deviennent glaciaux et le gars recule d'un pas lorsqu'il déclare :

— Montez immédiatement, on vous attend.

— Attendez, de quoi s'agit-il ?

Inutile, le recruteur fait la sourde oreille. J'ai véritablement la chair de poule. Je ne sais si c'est dû à l'espoir qui renaît dans mon cœur ou à toutes ces chattes prêtes à sortir leurs griffes autour de moi. Que dois-je faire ? Attendre ou emprunter l'escalier ? Au souvenir de mon état précédent, je vote pour le premier choix. De plus, je ne veux pas avoir l'air d'une désespérée.

Les portes automatiques s'ouvrent et les filles s'avancent. Comme la flèche indique que l'ascenseur redescend, je préfère patienter. Je prendrai le suivant, quitte à attendre encore une dizaine de minutes. Cependant, je m'en mords vite les doigts : cet engin est d'une lenteur démesurée !

Je me retrouve donc avec, comme seule compagnie, mon stress et mes questions. Finalement, je m'énerve et emprunte la cage d'escalier. J'ai déjà monté vingt-cinq étages, ce n'est pas cinq de plus qui vont m'effrayer ! Je retire mes escarpins et entame l'ascension, plus lentement que la fois passée.

Le dernier palier atteint, je me fige et regarde mon collant. Bon sang que ce truc m'énerve ! Tant pis, d'un geste brusque je le descends jusqu'à mes chevilles. Que la séance de cire chaude serve au moins à quelque chose ! Je renfile mes chaussures sur ma peau nue et m'appête à tirer la porte lorsque celle-ci manque de m'écraser le nez.

Par réflexe, je me recule tandis qu'une jeune femme en tailleur et aux cheveux détachés se fige devant moi. Ses yeux sont noyés de larmes et le « U » inversé que forment ses lèvres indique qu'elle va éclater à

tout moment. Je me décale, ne sachant comment réagir, et elle se précipite sur la volée de marches.

— Super, ça n’annonce rien de bon, je maugrée à moi-même.

Puis je pénètre au sein du trentième étage.

Chapitre 2



Je suis obligée de me cacher les yeux tellement la lumière irradie du lieu. Il n'y a pas de plafond, du moins, pas comme on a l'habitude d'en voir : une immense verrière s'étend tout autour et au-dessus de moi. Heureusement qu'il y a la clim !

Un instant, je reste confuse face à la beauté de ce grand ciel bleu.

— Christine Janssens ?

Je me raidis et tourne la tête. Un grand gaillard blond patiente devant les portes de l'ascenseur. Il porte une cravate bleu marine assortie à son costume.

— David Langlois, se présente-t-il en s'approchant. C'est moi qui mènerai votre prochain entretien. Veuillez me suivre.

Il n'attend pas que je valide ni même que je réponde. Les « visiteurs » ne doivent pas se bousculer à cet étage. Mon regard court sur la moquette : elle est aussi verte qu'une pelouse, ce qui accentue ma surprise. J'ai à peine le temps de distinguer un bureau d'accueil transparent, similaire à celui de l'entrée, que mon guide m'entraîne à l'intérieur d'une petite verrière meublée d'une table et de deux sièges.

— Asseyez-vous.

Les chaises elles-mêmes sont conçues dans ce matériau transparent comme du verre. Très pratique, une fois encore, lorsqu'on porte une jupe. Avec ma chance, je parie que ma peau va y rester accrochée et que je repartirai avec deux marques bien rouges ! Je comprends mieux à présent l'intérêt des collants.

Ma tête fourmille de questions, mais Anaïs m'a bien briefée. Je ne dois pas prendre la parole en premier, même si, en l'occurrence, je n'ai

aucune idée du job pour lequel on souhaite m'embaucher. Le recruteur se tient droit et raide, comme si lui-même passait le test.

— Parlez-moi un peu de vous, commence-t-il.

Mode « élève modèle » enclenché !

— Je me nomme Christine Janssens, j'ai obtenu mon diplôme de secrétariat par correspondance et ai suivi plusieurs stages dont vous pouvez découvrir les lettres de recommandation...

— Non, me coupe-t-il aussi sec. Parlez-moi de vous. Quels sont vos loisirs ? Vos intérêts dans la vie ?

Cette fois, je me contracte. Ma fiancée m'avait avertie que ce genre de questions pouvait être posé, mais elles me perturbent. Quel rapport avec le travail ?

— J'aime la randonnée, le tennis et la danse.

La randonnée pour l'endurance, le tennis pour la compétition et la danse pour l'aspect sophistiqué. Bon, seule la première réponse est vraie, mais qu'importe, si j'ai le job ?

— Votre couleur préférée ?

Merde, ça, je ne m'y attendais pas ! Que dois-je répondre ? Comme dirait ma muse, le « noir n'est pas une couleur ».

— Rose.

Ouais, ça, ça fait beaucoup plus « secrétaire », non ?

— Votre animal préféré ?

— Les chats.

Tout le monde aime les chats, cela me paraît une réponse sûre. Néanmoins, il m'enquiquine de plus en plus. C'est quoi, un test psychologique ?

— Savez-vous conserver des secrets, Madame Janssens ?

Cette fois, je m'agace, c'est quoi ces questions à la con ?

— Pourquoi ? Vous pensez qu'une femme ne peut pas tenir sa langue ?

Oups, là, j'ai peut-être un peu déconné... Pour la première fois, les yeux de mon interlocuteur dérivent de sa foutue feuille de route et il m'analyse d'un air curieux. Sa mâchoire se contracte puis il se frotte l'oreille gauche. Enfin, il me déclare :

— Il s'agit d'un emploi d'assistante dans la direction même d'Electronic Dreams. Ce qui implique un haut niveau de confidentialité. Certaines informations doivent rester au sein de l'entreprise et ne jamais fuiter.

— Je ne suis pas une...

J'allais dire « balance », mais je me reprends à temps :

— Une commère.

— Bien.

Il retourne sur sa feuille comme s'il se foutait bien de mes propos. Des questions, plus ridicules les unes que les autres, pleuvent et je réponds machinalement, presque sans l'écouter. Je ne comprends pas. Un poste d'assistante auprès de la direction ? Pourquoi ne pas sélectionner Natasha ou la dénommée Rose ? Elles semblaient avoir amassé plus de points que moi. Je réfléchis sans doute trop, ça me perdra un jour.

— Est-ce une bague de fiançailles à votre doigt ?

Je sursaute. Je le gratifie d'un coup d'œil scrutateur, mais il m'ignore habilement.

— Si on en croit les codes sociaux, oui.

Cette fois, il relève la tête. Ses paupières se plissent et il réitère sa question :

— Allez-vous bientôt vous marier, oui ou non ?

— Oui, je grommèle.

— Voulez-vous des enfants ?

— Cette question n'est pas réglementaire.

Ses sourcils se froncent. Je me crispe sur ma chaise et me mords la lèvre. J'ai encore parlé plus vite que je n'aurais voulu ! Je reprends alors :

— Peut-être un jour, j'annonce, mais pas maintenant.

Je serre les poings pour ne pas exploser. Il faut vraiment que je tienne à Anaïs pour répondre à cet interrogatoire déplacé. Je sais très bien qu'un employeur n'est pas en droit de m'interroger sur ces sujets. Ils n'ont pas à embaucher une femme sur la possibilité ou non qu'elle prenne un congé maternité ! C'est sexiste, c'est... Ah, je n'ai pas de mots, ça me dégoute !

— Bien, une dernière chose.

Il se lève et touche la paroi transparente. Aussitôt les vitres autour de nous s'opacifient, et même le ciel bleu disparaît. Je me retrouve dans un cube entièrement noir, illuminé par des halogènes incrustés au plafond. Nous sommes coupés de l'extérieur et un sentiment de malaise se diffuse dans mon ventre.

— Déboutonnez votre chemise.

— Pardon ?

Je manque de m'étrangler. Ai-je bien entendu ?

— Nous attendons de nos employés une complète obéissance. Soyez mignonne, déboutonnez votre chemise.

Il s'appuie en arrière contre son bureau et me fixe sans ciller. Le rouge me monte aux joues. Pour qui se prend-il ? C'est du harcèlement sexuel !

— Déshabillez-vous si vous voulez ce job ! hurle-t-il presque.

Cette fois, je me relève d'un bond, faisant tomber ma chaise au passage. Mes poings se serrent et se desserrent. Je suis complètement

hors de moi et ces situations ne sont jamais bonnes. J'opère un demi-tour et pousse sur la paroi qui devrait être la porte. Rien. Elle ne cède pas. Pourtant je suis sûre de ne pas me tromper. C'est donc un piège !

Un souffle chaud me chatouille le cou et des doigts remontent le long de mes biceps.

— Vous avez admirablement bien répondu jusqu'ici... Pourquoi ne pas...

L'imbécile n'a pas le temps de finir sa phrase qu'il se retrouve plaqué contre la vitre. D'un geste sûr, je maintiens son bras dans son dos et sa joue contre la surface lisse.

— Déverrouille la pièce avant que je ne me fâche vraiment ! je lui crie.

Le gars semble complètement paniqué. Il jette des regards apeurés autour de lui. En revanche, il ne m'obéit pas. Je remonte un peu son bras et cette fois, il couine. Je remarque alors le petit appareil dans son oreille. J'avance ma tête et des sons étouffés me parviennent. Une oreillette ! L'enfoiré ! Sa main valide tâtonne autour de lui et les vitres redeviennent transparentes. Deux femmes sursautent à l'extérieur du bureau en voyant la trogne du gaillard écrasée. Je le lâche avant qu'elles n'aient la bonne idée d'appeler la sécurité.

Cette fois, la porte ne me résiste pas et je lève mon majeur bien haut avant de décamper. Cette boîte m'a mise hors de moi et le psy l'a bien dit : dans ce genre de situation, vaut mieux que je me casse plutôt que de tout faire péter !

Je repère un ascenseur à l'écart des autres. Sans réfléchir, je m'y dirige et appuie sur le bouton. Il n'y a pas de flèche, seulement un « 0 » et un « P1 ». Parfait. Le trentième étage dispose même de son monte-charge personnel, je ne vais pas me priver ! Quelqu'un prononce mon nom derrière moi. Merde, j'aurais peut-être dû prendre l'escalier finalement ! Ou peut-être casser les deux jambes du recruteur...

Alors que je m'interroge réellement sur le bien fait de cette idée, les portes s'ouvrent. Je m'engouffre dans la cabine sans attendre et appuie

sur le zéro, juste en dessous du « 30° ». C'est bien un direct comme je le pensais.

— Mademoiselle Janssens !

Allez, foutu ascenseur ! Les doubles portes en métal s'enclenchent pour se refermer lorsque deux bras puissants s'interposent. Je les vois se rouvrir et je prépare mon poing pour le balancer dans l'horrible figure blonde.

Un visage apparaît et ma surprise est telle que j'en oublie aussitôt mon geste. Ce n'est pas le recruteur indécent qui m'observe d'un regard brûlant, mais le bel homme asiatique qui m'a sauvé la mise à l'accueil, quelques heures plus tôt.

— Vous avez réussi.

— Pardon... ? je bredouille sans rien comprendre.

La cravate de travers et le souffle court, il reste en travers des portes automatiques, qui se referment et s'ouvrent sur lui.

— Mademoiselle Janssens, vous avez le job.

Envie d'en découvrir plus ?

Pour l'ebook RDV sur

<https://www.amazon.fr/Je-vais-buter-mon-boss-ebook/dp/B0B18FB7KP>

Ou sur la boutique pour le livre dédié :

https://www.admartel.com/shop/je-vais-buter-mon-boss-5?attribute_values=1

